

HISTOIRE DE LA POUDRE BLANCHE

par Arthur Machen

Je m'appelle Helen Leicester ; mon père, le major général Wyn Leicester, officier d'artillerie de valeur, a succombé voici cinq ans aux complications d'une maladie de foie contractée sous le climat mortel des Indes. Un an plus tard, mon frère unique, Francis, sortant de l'université après des études exceptionnellement brillantes, est rentré à la maison, décidé à vivre en ermite tant que ce que l'on nomme à juste raison la grande légende du droit aurait encore des secrets pour lui. Il semblait éprouver, à l'égard de tout ce qui ressemble au plaisir, une indifférence complète ; il était d'un physique plus agréable que la plupart des hommes, il avait une conversation aussi enjouée et spirituelle que celle d'un simple bohème, et pourtant il se tenait à l'écart du monde. Il se cloîtrait dans une vaste pièce au dernier étage de notre maison, pour devenir un juriste. Dix heures de lecture acharnée, telle était avant tout sa ration quotidienne ; dès que le jour se montrait à l'est et jusqu'à la fin de l'après-midi, il restait enfermés avec ses livres ; il déjeunait avec moi, mais à la hâte, en une demi-heure, à contrecœur, comme si c'eût été perdre son temps ; quand le jour commençait à faiblir, il allait faire une courte promenade à pied. Je considérais comme offensante une assiduité aussi indéfectible ; j'essayai de le prendre par la douceur pour le détourner de ses manuels rébarbatifs, mais son ardeur semblait plutôt augmenter que décroître, en même temps que le nombre d'heures qu'il consacrait à l'étude. Je lui parlai sérieusement, lui suggérant de se reposer à l'occasion, ne fut-ce que pour un après-midi qu'il perdrait à lire quelque roman anodin ; mais il se mit à rire, me dit que lorsqu'il éprouvait le besoin de se distraire il lisait une étude sur les tenures féodales ; il se moquait de moi si je lui parlais de théâtre ou d'un mois de grand air. Je dois avouer qu'il avait bonne mine, qu'il ne semblait pas pâtir de tout ce travail, mais je savais que la nature finirait par prendre sa revanche en face d'un labeur aussi inhumain, et je ne me trompais pas. Cela commença par une lueur d'anxiété dans ses yeux, par une sorte de langueur. Il finit par m'avouer que sa santé n'était plus très bonne ; il souffrait, disait-il, de vertiges, il faisait parfois des rêves effrayants, et se réveillait, terrifié, avec des sueurs froides. « Ne t'inquiète pas, me dit-il, je prends soin de moi ; hier, j'ai passé tout l'après-midi sans rien faire, étendu dans ce confortable fauteuil dont tu m'as fait cadeau, à griffonner simplement des choses incohérentes sur un bout de papier. Non, non, je ne me surmènerai pas ; dans une semaine ou deux, cela ira tout à fait bien, crois-moi. »

Cependant, en dépit de ces assurances, il ne semblait pas aller mieux - au contraire. Il lui arrivait d'entrer dans le salon, les traits tirés, l'air abattu, et de s'efforcer néanmoins de prendre un air gai lorsque je posais les yeux sur lui ; à mon avis, ces symptômes ne laissaient rien présager de bon ; ses mouvements nerveux, des regards dont je ne pouvais déchiffrer le sens, m'inquiétaient parfois. Je réussis, en luttant beaucoup, à lui faire admettre de consulter un médecin et c'est de très mauvaise grâce qu'il appela le nôtre. Après l'avoir examiné, le Dr Haberdén me rassura :

— Il n'a rien de vraiment grave, me dit-il. Sans aucun doute, il travaille exagérément, mange trop vite, se plonge dans ses livres en sortant de table ; la

HISTOIRE DE LA POUDRE BLANCHE

conséquence normale, c'est qu'il souffre de troubles digestifs et d'un léger déséquilibre du système nerveux. Mais je crois — oui, vraiment, Miss Leicester — qu'il nous sera possible de tout remettre en ordre. J'ai rédigé une ordonnance qui devrait donner d'excellents résultats. Vous n'avez donc aucune raison de vous inquiéter.

Mon frère insista pour que l'ordonnance fût exécutée par un pharmacien du voisinage. Celui-ci avait une curieuse boutique démodée, dépourvue de cette coquetterie étudiée, de cet éclat calculé qui donnent aux comptoirs, aux étagères d'une officine moderne un aspect si gai ; mais Francis aimait beaucoup ce vieux pharmacien, il croyait à la pureté scrupuleuse de ses drogues. Le médicament fut livré en temps voulu et je veillai à ce que mon frère en prît régulièrement après son déjeuner et son dîner.

C'était une poudre blanche à l'aspect innocent ; on devait en dissoudre un peu dans un verre d'eau froide ; je fis moi-même fondre la dose ; elle disparut, laissant l'eau aussi limpide et incolore qu'auparavant.

Au début, Francis parut tirer grand profit de cette médication ; l'air fatigué s'effaça de son visage, il devint plus gai qu'il n'avait jamais été depuis qu'il avait quitté l'école ; il parlait avec bonne humeur de changer d'existence et reconnut qu'il avait jusque-là perdu son temps.

— J'ai consacré au droit une trop grande part de ma vie, dit-il en riant. Je crois que tu m'as sauvé. Allons, je serai tout de même lord Chancelier, mais je ne dois pas, pour cela, oublier de vivre. Avant longtemps, nous partirons tous deux en vacances ; nous irons nous amuser à Paris, en évitant la Bibliothèque Nationale.

Je me déclarai enchantée de ce projet.

— Quand partons-nous ? lui dis-je. Si tu veux, je peux après-demain.

— Ah ! C'est peut-être un peu court ; après tout, je ne connais même pas Londres ; j'estime qu'on doit faire passer les plaisirs que vous offre votre pays avant tout le reste. Mais nous partirons tout de même ensemble dans une semaine ou deux. Essaie donc de fourbir ton français. Moi, en matière de français, je ne connais que le droit ; je crains que ça ne suffise pas.

Nous finissions juste de dîner. Il but son médicament en singeant le joyeux viveur qui déguste une bouteille de derrière les fagots.

— Est-ce que ça a un goût ? lui demandai-je.

— Non. On croirait de l'eau pure.

Il se leva de sa chaise et se mit à arpenter la pièce, comme hésitant sur ce qu'il allait faire.

— Nous prenons le café au salon ? dis-je. À moins que tu ne veuilles fumer ?

— Non. Je crois que je vais aller faire un tour ; la soirée semble agréable. Regarde le couchant ; on dirait qu'une grande ville est en train de brûler, et là-bas, entre ces maisons sombres, il y a comme une pluie de sang. Oui, je vais sortir ; il se peut que je rentre tôt, mais je prends ma clef ; mon petit, je te dis donc bonsoir, pour le cas où je ne te reverrais pas.

La porte claqua sur lui. Je le vis dans la rue, marchant d'un pied léger, balançant sa canne de jonc. Devant une amélioration aussi spectaculaire, je ne pus qu'éprouver une vive reconnaissance à l'égard du Dr Haberdén.

Je suppose que mon frère est rentré très tard cette nuit-là. Mais, le lendemain matin, il était de joyeuse humeur.

— J'ai marché droit devant moi, sans savoir où j'allais, me dit-il. Je goûtais la fraîcheur de l'air. En abordant des quartiers plus fréquentés, je me suis senti ragaiillardi au contact de la foule. Alors, j'ai rencontré un camarade de collègue,

Orford, dans la bousculade du trottoir et alors... Eh bien ! Nous nous sommes bien amusés. J'ai éprouvé ce que c'est d'être un homme, et d'être jeune ; j'ai senti que, tout comme les autres, j'avais du sang dans les veines. J'ai pris rendez-vous avec Orford pour ce soir ; nous organisons une petite fête au restaurant. Voilà ; je vais m'amuser pendant une semaine ou deux, entendre chaque soir sonner les douze coups de minuit, puis nous partirons ensemble pour notre petit voyage.

La transformation qui s'était opérée dans le caractère de mon frère était telle qu'en peu de jours, il devint un amateur fervent de plaisirs de toutes sortes, un flâneur joyeusement insouciant hantant les trottoirs du West End, un prospecteur de petits restaurants tranquilles, un critique averti de danses excentriques ; il engraisait à vue d'œil, mais il ne parlait plus de Paris, car il avait visiblement trouvé le Paradis à Londres. Je m'en réjouis, tout en me posant certaines questions ; il y avait, me semblait-il, quelque chose de vaguement désagréable dans sa gaieté. Je n'aurais pu mieux préciser cette impression. Cependant, il se produisait en lui un changement progressif ; il ne rentrait jamais avant le petit jour, mais je n'entendais plus parler de ses distractions. Un matin, nous étions assis l'un en face de l'autre pour prendre notre petit déjeuner. J'ai tout à coup levé les yeux et j'ai vu, devant moi, un étranger. — Oh Francis ! m'écriai-je. Oh Francis ! Qu'as-tu donc fait ?

Des sanglots déchirants étouffaient les mots dans ma gorge.

Quand je sortis de la pièce, j'étais en larmes ; sans avoir appris rien de précis, c'était comme si j'avais tout su. Un étrange processus mental me faisait revivre cette soirée où il était sorti pour la première fois, je revoyais ce coucher de soleil comme s'il avait encore resplendi devant moi ; ces nuages qu'on aurait pris pour une ville dévorée par l'incendie, et cette pluie de sang. Cependant, je luttais contre de pareilles pensées, j'estimais qu'après tout il n'y avait pas encore grand mal. Le soir, pendant le dîner, je décidai de le presser de fixer une date pour notre séjour à Paris. Nous avons parlé sans trop de contrainte, mon frère venait de prendre son médicament, comme il continuait toujours de le faire. J'étais sur le point d'aborder le sujet quand les mots que je venais de rassembler dans mon esprit s'évanouirent ; je me demandai un moment quel était ce poids intolérable qui m'oppressait, ce froid qui m'envahissait ; je suffoquais comme si, indicible horreur, le couvercle du cercueil venait d'être cloué sur moi, encore vivante.

Nous avons dîné sans lumière ; la pièce était passée de la pénombre à l'obscurité, on distinguait mal ses murs et ses recoins. Mais de là où j'étais assise, je pouvais regarder dans la rue ; au moment où je pensais à ce que j'allais dire à Francis, le ciel s'embrasa comme ce fameux soir dont je ne me souvenais que trop bien ; dans l'intervalle entre deux masses sombres qui se trouvaient être des maisons, apparaissait dans toute sa gloire une vision grandiose : les nuages se tordaient en volutes blafardes, surplombant des flammes qui jaillissaient des profondeurs. Des masses grisâtres, qui rappelaient les fumées d'une grande ville, s'élevaient très loin au-dessus d'une auréole maléfique d'où jaillissaient des flammes ardentes, tandis qu'une mare de sang s'étalait plus bas. Je baissai les yeux pour voir mon frère assis en face de moi ; les mots que j'étais sur le point de prononcer se figèrent sur mes lèvres, car je venais de voir sa main, posée sur la table. Elle était fermée ; entre le pouce et l'index, il y avait une tache de la dimension d'une pièce de cinquante centimes, qui, par sa couleur, faisait penser à une mauvaise meurtrissure. Par une intuition que je ne puis mieux préciser, je savais qu'il ne s'agissait pas du tout de cela. Si la chair humaine pouvait brûler en émettant une flamme, si cette flamme pouvait être noire comme la poix, alors c'était cela que j'avais sous les yeux. À la vue de cette marque, sans que j'eusse à y penser ni à assembler des mots, une

horreur sinistre s'empara de moi ; dans un coin reculé de ma conscience, je savais que c'était la marque d'un fer chaud. Au même instant, le ciel déjà brouillé devint noir comme à minuit ; quand la lumière revint, j'étais seule dans la pièce silencieuse et peu après j'entendis mon frère sortir.

Malgré l'heure tardive, je mis mon chapeau et me rendis chez le Dr Haberdent ; dans son vaste cabinet de consultation, pauvrement éclairé par une bougie qu'il avait apportée, en balbutiant, d'une voix qui me faisait parfois défaut malgré la solidité de ma résolution, je lui racontai tout ce qui s'était passé, depuis le jour où mon frère avait commencé ce traitement jusqu'au moment où, moins d'une demi-heure avant, j'avais fait cette terrifiante constatation.

Quand j'eus terminé, le médecin me regarda pendant une minute avec, sur son visage, une expression de grande commisération.

— Ma chère mademoiselle Leicester, me dit-il, il est évident que vous vous êtes beaucoup fait de mauvais sang pour votre frère. Allons, n'est-ce pas un peu cela ?

— J'ai été certainement inquiète, reconnus-je. Depuis une à deux semaines, je suis très préoccupée.

— Parfait ; vous savez, naturellement, quel organe étrange est le cerveau.

— Je comprends ce que vous voulez dire ; mais je n'ai pas été victime d'une apparence. J'ai vu de mes yeux ce que je vous ai dit.

— Oui certes. Mais, en parlant, vous n'avez cessé de fixer les yeux sur ce coucher de soleil très curieux que nous avons eu ce soir. C'est la seule explication. Demain matin, vous verrez les choses sous leur vrai jour, j'en suis sûr. Rappelez-vous, je suis toujours prêt à vous aider dans toute la mesure de mes moyens ; n'hésitez pas à venir me voir ou à m'envoyer chercher si vous avez la moindre inquiétude.

En le quittant, je n'étais guère réconfortée ; j'étais plongée dans la confusion, la terreur et le chagrin, je ne savais de quel côté me tourner. Quand je revis mon frère le lendemain, je me hâtai de l'examiner et, le cœur défaillant, je pus constater que sa main droite, celle sur laquelle j'avais clairement vu cette tache comme noircie par le feu, était entourée d'un mouchoir.

— Que t'est-il arrivé à la main, Francis ? lui demandais-je sans me troubler.

— Rien de grave. Je me suis fait hier soir une coupure au doigt, qui a saigné pas mal. Si bien que j'ai fait ce pansement comme j'ai pu.

— Je vais te l'arranger, si tu veux.

— Non, merci, ma chérie ; ça ira très bien comme ça. Si nous prenions notre petit déjeuner ? J'ai très faim.

Nous nous sommes installés et j'ai continué à l'observer. Il ne mangea et ne but pour ainsi dire rien ; quand il croyait que j'avais les yeux tournés, il donnait sa viande au chien ; il y avait dans ses yeux une expression que je ne lui avais jamais vue ; une pensée traversa mon esprit : cette expression n'était presque pas humaine. J'étais fermement convaincue que ce que j'avais vu la veille au soir, si affreux et incroyable que cela pût paraître, n'était pas une illusion de mes sens égarés ; dans le courant de la soirée, je retournai chez le médecin.

Celui-ci hocha la tête d'un air intrigué et incrédule, parut réfléchir pendant quelques minutes.

— Et vous dites qu'il continue à prendre son médicament ? Mais pourquoi ? Si j'ai bien compris, tous les symptômes dont il se plaignait ont disparu depuis longtemps ; pour quelle raison continuer à prendre cette drogue s'il va tout à fait bien ? Et, à propos, où l'a-t-il fait préparer ? Chez Sayce ? Je ne lui ai jamais envoyé de clients ; en vieillissant, il est devenu moins soigneux. Je vous propose de m'accompagner chez lui : j'aimerais avoir une conversation avec ce pharmacien.

HISTOIRE DE LA POUDRE BLANCHE

Nous nous rendîmes ensemble à l'officine ; le vieux Sayce connaissait le Dr Haberden et était parfaitement disposé à lui donner tous renseignements.

— Je crois que vous avez fait livrer ce médicament chez Mr. Leicester il y a quelques semaines sur ma prescription, dit le docteur en lui tendant un bout de papier portant quelques lignes au crayon.

Tremblant d'hésitation, le pharmacien chaussa de grosses lunettes et lut en tenant le papier d'une main mal assurée.

— Ah oui ! dit-il, il m'en reste très peu ; c'est un médicament assez peu répandu et je l'avais en stock depuis quelque temps. Si Mr. Leicester continue d'en prendre, il faudra que j'en fasse rentrer.

— Auriez-vous l'amabilité de me permettre de jeter un coup d'œil sur ce produit ? dit Haberden ; le pharmacien lui remit un flacon de verre. Haberden ôta le bouchon et flaira le contenu, puis regarda le vieil homme avec une expression étrange.

— Où vous êtes-vous procuré cela ? Et qu'est-ce que c'est ? Tout d'abord, Mr. Sayce, ce n'est pas ce que j'ai prescrit. Oui, oui, je vois l'étiquette est conforme, mais je vous dis, moi, que ce n'est pas mon médicament qui est dans ce flacon.

— Il y a longtemps que je l'ai, répondit le vieil homme qui commençait à avoir un peu peur. Je l'ai pris chez Burbage comme d'habitude. Ce produit n'est pas souvent prescrit et je l'ai gardé sur mon étagère pendant plusieurs années. Vous voyez d'ailleurs qu'il en reste très peu.

— Vous feriez mieux de me le donner, dit Haberden. Je crains que quelque chose d'ennuyeux ne soit arrivé.

Nous sommes sortis de l'officine sans rien dire ; le docteur portait sous son bras le flacon soigneusement enveloppé dans un papier.

— Dr Haberden, dis-je quand nous eûmes fait quelques pas, Dr Haberden...

— Oui, dit-il en me regardant d'un air plutôt sombre.

— Je voudrais vous dire que mon frère en prend deux fois par jour depuis environ un mois.

— Franchement, Miss Leicester, je ne sais que penser. Nous en parlerons quand nous serons rentrés chez moi.

Nous marchâmes rapidement et en silence jusqu'au moment où nous parvînmes chez le Dr Haberden. Il me pria de m'asseoir, et se mit à arpenter la pièce, le visage assombri, d'après ce que je pouvais voir, par des craintes particulièrement vives.

— Eh bien ! dit-il enfin, ceci est très étrange ; il n'est que trop naturel que vous éprouviez des inquiétudes et je dois dire que, pour ma part, je suis loin d'être rassuré. Nous laisserons de côté, si vous le voulez bien, ce que vous m'avez dit hier au soir et ce matin, mais un fait subsiste : depuis quelques semaines, Mr Leicester fait absorber par son organisme un médicament qui m'est totalement inconnu. Je vous le dis, ce n'est pas ce que j'avais prescrit ; reste à savoir quelle est réellement la drogue contenue dans ce flacon.

Il déplia le papier et fit tomber avec précaution quelques grammes de la poudre blanche sur une feuille de papier ; puis il l'examina avec curiosité.

— Oui, dit-il, cela ressemble, pourrait-on dire, à du sulfate de quinine ; c'est floconneux. Mais sentez-le.

Il me tendait le flacon, je me penchai. C'était une odeur étrange, méphitique, volatile et puissante, comme celle d'un anesthésique très actif.

— Je le ferai analyser, dit Haberden. J'ai un ami qui a consacré sa vie à la chimie. Nous aurons au moins une base sur laquelle nous reposer. Non, non, ne m'en dites pas davantage sur cette autre question ; c'est une chose que je ne peux pas entendre. Croyez-moi, cessez vous-même d'y penser.

Ce soir-là, mon frère ne fit pas après le dîner sa promenade habituelle.

— J'ai eu mon compte, me dit-il avec un drôle de rire, et il faut que je reprenne mes vieilles habitudes. Un peu de régularité m'apportera du repos après une telle dose de plaisir. Il rit sous cape et ne tarda pas à remonter dans sa chambre. Il avait toujours un pansement à la main.

Le Dr Haberdén nous rendit visite quelques jours plus tard.

— Je n'ai pas grand-chose de nouveau à vous dire, me déclara-t-il. Chambers est absent de Londres et je n'en sais pas plus que vous sur cette drogue. Mais, s'il est là, j'aimerais voir Mr Leicester.

— Il est dans sa chambre, lui répondis-je. Je vais lui dire que vous êtes là.

— Non, non, je monte ; nous allons avoir une petite conversation bien tranquille, lui et moi. J'ose dire que nous avons fait beaucoup d'histoires pour pas grand-chose ; car, après tout, quelle que soit cette poudre, elle paraît lui avoir fait du bien.

Le docteur monta à l'étage au-dessus. J'étais restée dans le vestibule ; je l'entendis frapper, puis ce fut le bruit d'une porte qu'on ouvre et qui se referme. J'attendis alors pendant une heure dans la maison silencieuse ; ce calme de mort devenait de plus en plus profond à mesure que les aiguilles avançaient sur le cadran de la pendule. On entendit enfin le bruit d'une porte qui se ferme brutalement, les pas du docteur descendant l'escalier puis traversant l'antichambre ; il y eut un arrêt à la porte ; je poussai un long soupir, tentant de libérer ma poitrine de l'oppression qui m'étouffait, et je vis dans un miroir que j'étais pâle comme une morte. Il entra dans la pièce et resta figé à la porte ; une horreur indescriptible se lisait dans ses yeux ; enfin, il reprit son équilibre et saisit d'une main le dossier d'une chaise ; sa lèvre inférieure tremblait comme la babine d'un cheval ; la gorge serrée, il balbutia des sons inintelligibles avant de réussir à prononcer une phrase distincte :

— J'ai vu cet homme, murmura-t-il. Je suis resté avec lui pendant une heure. Mon Dieu ! Et je suis encore vivant, et je jouis de mon bon sens ! Moi, qui ai eu toute ma vie affaire à la mort, qui ai affronté toutes les formes de décomposition de l'enveloppe charnelle... Mais pas cela... Non ! Pas cela !

Il enfouissait son visage dans ses mains comme pour cesser de voir ce qu'il avait en face de lui.

— Ne me faites plus demander, Miss Leicester, dit-il en reprenant un peu son sang-froid. Je n'ai rien à faire dans cette maison. Adieu.

Quand je le regardai descendre les marches en trébuchant, suivre le trottoir en direction de sa maison, j'eus l'impression qu'il avait vieilli de dix ans dans l'espace d'une journée.

Mon frère était resté dans sa chambre. Il me dit d'une voix que je reconnus à peine qu'il était très occupé et qu'il désirait que ses repas fussent déposés à sa porte et laissés là ; il me pria de donner des instructions en ce sens aux domestiques. De ce jour, ce fut comme si ce concept arbitraire que nous appelons le temps avait été aboli pour moi ; je vivais dans une horreur qui était toujours le présent, je me livrais machinalement aux occupations quotidiennes de la maison, disant seulement aux domestiques les quelques mots indispensables. De temps en temps j'allais errer dans les rues pendant une heure ou deux, puis je rentrais ; mais, que je fusse chez moi ou dehors, c'était, dans mon esprit, comme si j'étais restée sans bouger devant cette porte close, à l'étage supérieur, attendant, toute tremblante, qu'elle s'ouvrît. J'ai dit que je percevais à peine la fuite du temps ; pourtant, je pense qu'il fallut une quinzaine de jours, après la visite du Dr Haberdén, pour qu'une fois, je rentre de cette promenade sans but un peu rassérénée et soulagée. L'air était d'une délicieuse douceur, les jeunes feuilles du square au contour estompé flottaient comme un

nuage dans la brume vespérale, j'étais grisée par le parfum des fleurs, je me sentais moins malheureuse, je marchais presque allègrement. Mais je dus m'arrêter un instant sur le bord du trottoir, en face de notre maison, en attendant, pour traverser, qu'un camion fût passé ; il se trouva que je levai les yeux dans la direction des fenêtres ; immédiatement mon sang se glaça et bourdonna dans mes oreilles, le rythme de mon cœur s'accéléra d'abord pour ralentir ensuite brutalement, comme si j'avais été précipitée dans un gouffre sans fond. J'étais soudain terrassée par une frayeur affreuse et sans forme précise. J'étendis la main en aveugle dans l'obscurité épaisse pour sortir de cette vallée peuplée d'ombres, je me cramponnai pour ne pas tomber tandis que sous mes pieds les cailloux roulaient et se dérobaient, j'avais l'impression de ne plus rien trouver de solide sous mes pas. J'avais jeté un coup d'œil sur la fenêtre du cabinet de mon frère et, au même instant, le store s'était écarté ; quelque chose qui paraissait vivre avait regardé le monde extérieur. Ah ça, non ! Je ne peux pas dire avoir vu un visage humain ni rien qui y ressemblât ; une chose vivante, dis-je, et deux yeux de flamme qui m'avaient regardée ; ils étaient noyés dans une masse qui n'avait pas plus de forme que ma terreur : c'étaient le mal, la corruption la plus hideuse symbolisés, mais réellement présents aussi. Je restai là à trembler, à chanceler, comme prise d'un accès de fièvre, malade de terreur ; pendant cinq minutes, mes jambes ne furent plus capables de se mouvoir ni même de me porter. Dès que j'eus franchi la porte, je trouvai la force de monter l'escalier en courant, et de frapper :

— Francis! Francis ! m'écriai-je, pour l'amour du Ciel, réponds-moi ! Quelle est cette chose horrible qui se trouve dans ta chambre ? Chasse-la, Francis, écartela de toi...

J'entendis le bruit de pas traînants, maladroits, un gargouillement étranglé comme si quelqu'un avait lutté pour trouver une issue, puis une voix terne et étouffée disant des mots que je pouvais à peine comprendre :

— Il n'y a rien ici, disait cette voix. Je t'en prie, ne me dérange pas. Je ne me sens pas très bien aujourd'hui.

Je me détournai, horrifiée, et cependant impuissante. Je ne pouvais rien faire et je me demandais pourquoi Francis m'avait menti ; j'avais vu en effet cette apparition derrière la vitre avec trop de netteté malgré son caractère fugitif, pour avoir pu me tromper. Je m'assis et restai sans bouger, certaine qu'il y avait eu quelque chose d'autre que j'avais aperçu dans un éclair, terrifiée, avant que ces yeux de flamme ne m'eussent regardée. Soudain la mémoire me revint ; quand j'avais levé les yeux, le store était en train de se refermer, j'avais l'espace d'un instant pu voir la chose qui le faisait bouger et je savais qu'une image hideuse s'était alors à jamais gravée dans mon cerveau. Ce n'était pas une main ; ce n'étaient pas des doigts qui tenaient le store, c'était un moignon noir à la forme effrangée, aux mouvements maladroits, comme une sorte de patte d'animal. Cette image s'était gravée en moi avant que les ondes obscures de terreur ne m'eussent submergée, tandis que je sombrais dans un puits sans fond. Mon esprit était obsédé par cette pensée, et par la terrifiante présence qui cohabitait avec mon frère dans sa chambre ; je m'approchai de sa porte et l'appelai encore une fois, sans obtenir aucune réponse.

Ce soir-là, l'une des bonnes vint me dire à voix basse que, depuis trois jours, la nourriture régulièrement déposée à la porte de mon frère était restée intacte ; elle avait frappé plusieurs fois sans succès ; elle avait entendu alors ces mêmes pas traînants. Les jours passaient. On apportait toujours les repas, et ils n'étaient jamais touchés ; malgré les coups frappés et les appels répétés, je n'obtenais aucune réponse. Les domestiques commençaient à parler ; il se révéla qu'elles n'étaient pas

moins inquiètes que moi. La cuisinière déclara qu'à partir du moment où mon frère s'était pour la première fois enfermé dans sa chambre, elle l'avait régulièrement entendu sortir la nuit et errer autour de la maison ; d'après elle, la porte d'entrée s'était ouverte puis refermée, mais depuis plusieurs nuits, elle avait cessé d'entendre quoi que ce fût. Vint alors le paroxysme. La nuit tombait, j'étais assise dans le salon qu'une obscurité inquiétante était en train de gagner, quand le silence fut rompu par un cri déchirant ; j'entendis des pas précipités dans l'escalier. J'attendais la suite, quand je vis la femme de chambre, blême et vacillante, entrer dans la pièce d'un pas chancelant.

— Oh! Miss Helen ! dit-elle à voix basse. Oh! Pour l'amour de Dieu, Miss Helen ; qu'est-il arrivé ? Regardez ma main, mademoiselle, regardez cette main !

Je la conduisis près de la fenêtre et je vis une tache humide et sombre.

— Je ne vous comprends pas, dis-je. Si vous voulez bien m'expliquer ?

— J'étais en train de faire votre chambre, à l'instant, commença-t-elle. J'en étais au lit quand, tout à coup, quelque chose m'est tombé sur la main, quelque chose d'humide ; j'ai levé les yeux, et j'ai vu que le plafond était tout noir et dégoulinait sur moi.

Je la regardai d'un œil dur et me mordis la lèvre.

— Venez, dis-je, et prenez votre bougie.

Ma chambre se trouvait au-dessous de celle de mon frère. En entrant chez moi, je tremblais comme une feuille. Je levai les yeux vers le plafond et vis une tache, sombre et humide, ruisselant de gouttes noires, tandis qu'une mare d'un liquide horrible était en train de se former sur les draps blancs.

Je montai l'escalier en courant et je frappai énergiquement.

— Oh! Francis, Francis, mon cher frère ! m'écriai-je, que t'est-il arrivé ?

Je prêtai l'oreille. Il y eut un son étouffé, un bruit de liquide bouillonnant et refluant, puis plus rien. J'appelai encore plus fort, mais rien ne me répondit.

Négligeant les recommandations du Dr Haberden, j'allai chez lui ; les larmes ruisselaient sur mon visage ; je lui dis ce qui s'était passé, il m'écouta ; son visage avait pris peu à peu une expression dure et sinistre.

— C'est en souvenir de votre père, se décida-t-il à me répondre, que je vais vous accompagner, mais je ne peux rien faire.

Nous sommes sortis ensemble ; les rues étaient sombres, silencieuses, chargées d'une chaleur humide accumulée depuis des semaines. Je voyais le visage du docteur à la lueur des réverbères et quand nous arrivâmes à la maison, sa main tremblait.

Sans hésiter, nous montâmes directement. Je tenais la lampe, et il appela d'une voix forte et décidée.

— Mr. Leicester, m'entendez-vous ? J'insiste pour vous voir. Répondez-moi sur-le-champ.

Aucun résultat, sauf ce bruit étouffé dont j'ai déjà parlé, et que nous fûmes deux à entendre.

— Mr. Leicester, je vous attends. Ouvrez immédiatement cette porte, sinon je l'enfonce.

Et il appela pour la troisième fois, d'une voix qui retentit en faisant écho contre les murs.

— Mr. Leicester ! Pour la dernière fois, je vous intime l'ordre d'ouvrir cette porte.

— Ah ! dit-il enfin, après un silence pesant, nous sommes en train de perdre du temps. Auriez-vous l'amabilité de me donner un tisonnier, ou quelque objet du même genre ?

HISTOIRE DE LA POUDRE BLANCHE

Je me précipitai dans une pièce à l'arrière de la maison où divers objets étaient entreposés, et je découvris un outil massif ressemblant à une herminette ; je pensai qu'il conviendrait à l'usage qu'en voulait faire le docteur.

— Très bien, dit-il, je crois que ça ira. Je vous prévient, Mr Leicester, dit-il d'une voix forte en se plaçant devant le trou de la serrure, que je vais maintenant entrer de force dans votre chambre !

J'entendis alors le sifflement de la hache, suivi du craquement du bois qui se fendait sous son impact ; la porte s'ouvrit brusquement ; nous fîmes un bond en arrière, car nous venions d'entendre un effroyable hurlement, quelque chose qui n'était pas la voix d'un être humain, mais le grondement d'un monstre, jaillir de l'obscurité, inarticulé.

— Tenez la lampe, dit le docteur ; nous entrâmes et jetâmes un rapide coup d'œil tout autour de la pièce.

— C'est là, dit le Dr Haberden, en reprenant rapidement son souffle ; regardez, dans le coin.

Je regardai, et mon cœur se serra, dans une affreuse angoisse, comme s'il avait été étreint par un fer rougi à blanc. Là, sur le sol, il y avait une masse sombre et putride, foisonnant d'une hideuse pourriture, ni liquide ni solide, se dissociant et changeant d'aspect sous nos yeux, bouillonnant en faisant des bulles huileuses et gluantes comme la poix en fusion. Au milieu brillaient deux points incandescents ressemblant à des yeux, je vis des contorsions, une vague agitation comme s'il y avait eu des membres, quelque chose bougea et se leva qui avait peut-être été un bras. Le docteur fit un pas en arrière, leva la hache et frappa ces points brillants ; il enfonça son arme, frappa et refrappa avec l'énergie furieuse que donne la peur.

Une ou deux semaines plus tard, lorsque je fus un peu remise de ce choc terrible, le Dr Haberden vint me voir.

— J'ai cédé ma clientèle, me dit-il tout d'abord, je pars demain pour un long voyage en mer. Je ne sais pas si je reviendrai jamais en Angleterre ; selon toute probabilité j'achèterai une petite propriété en Californie et je m'y fixerai pour le reste de mon existence. Je vous ai apporté ce paquet ; vous pourrez l'ouvrir et prendre connaissance de son contenu si vous vous en sentez le courage. Il contient le rapport du Dr Chambers sur l'échantillon que je lui ai soumis. Adieu, Miss Leicester, adieu.

Après son départ j'ouvris l'enveloppe ; je ne pouvais pas attendre plus longtemps et je me mis immédiatement à lire les papiers qu'elle contenait. Voici ce manuscrit et si vous me permettez, je vais vous lire la stupéfiante histoire qu'il contient.

Mon cher Haberden - la lettre commençait en ces termes, - je n'ai pas d'excuse pour vous avoir fait attendre si longtemps ma réponse au sujet de la substance blanche que vous m'avez envoyée. À vrai dire, j'ai hésité quelque temps sur l'attitude à prendre, car en matière de sciences physiques, on cultive la même intolérance et on respecte la même orthodoxie qu'en théologie. Je savais donc qu'en vous disant la vérité j'offenserais des préjugés profondément ancrés auxquels j'ai tenu moi-même dans le passé. Cependant, j'ai pris la décision de vous parler franc et je dois débiter par une courte explication personnelle.

Vous me connaissez depuis de longues années comme un scientifique ; nous nous sommes souvent entretenus de notre profession et nous avons discuté de ce gouffre désespérant qui s'ouvre sous le pas de ceux qui croient atteindre la vérité par des moyens qui s'écartent des sentiers battus de l'expérimentation et de l'observation limitée aux choses matérielles. Je me rappelle le mépris avec lequel vous m'avez parlé d'hommes de science qui s'étaient un peu aventurés dans le domaine de l'invisible, qui avaient timidement hasardé que nos sens ne constituent pas, après

tout, les limites éternelles et infranchissables de toute connaissance, les frontières qu'aucun homme n'a jamais passées et ne passera jamais. Ensemble, nous avons ri de bon cœur, et à juste titre, je crois, des folies « occultistes » en vogue, dissimulées sous des noms divers ; mesmérisme, spiritisme, matérialisation, théosophie. De toutes ces sectes confuses d'imposteurs, avec leur attirail de trucs misérables et d'escamotages dérisoires, dont la vraie place est dans les arrière-boutiques des rues les plus miteuses de Londres. Cependant, malgré ce que j'ai pu dire, je dois vous avouer que je ne suis pas matérialiste, si l'on prend ce mot dans son sens habituel. Voilà maintenant bien des années que j'ai acquis la conviction - moi qui, vous vous le rappelez, étais un sceptique - que cette vieille théorie intransigeante est totalement, définitivement fausse. Cet aveu ne vous atteindra peut-être pas aussi directement que si je l'avais fait il y a seulement vingt ans ; car vous n'avez pas pu, je pense, ne pas remarquer que depuis quelque temps de vrais savants ont émis certaines hypothèses qui ne sont rien moins que transcendantales et je soupçonne la plupart des chimistes et des biologistes en renom de ne pas hésiter à souscrire au précepte du vieux scolastique, Omnia exeunt in mysterium, ce qui veut dire, je crois bien, que toute branche du savoir humain, si l'on remonte à sa source et si l'on va jusqu'à ses conséquences ultimes, disparaît dans le mystère. Inutile de vous ennuyer avec un exposé détaillé des épreuves qu'il m'a fallu traverser pour aboutir à cette conclusion ; quelques expériences simples m'ont inspiré un doute sur ce qui était alors mon point de vue et une suite de pensées découlant de circonstances relativement futiles m'ont entraîné très loin ; ma conception de l'univers a été balayée et je suis resté là dans un monde qui me paraissait aussi étrange et terrifiant que pouvaient paraître les vagues de l'océan Pacifique déferlant à perte de vue quand on les a aperçues pour la première fois, avec leur scintillement, d'un sommet de la terre de Darien. Aujourd'hui je sais que les murs des sens, qui semblaient si impénétrables, qui paraissaient s'élever au-dessus des deux, plonger leurs fondations dans les profondeurs et nous enfermer à jamais, n'étaient que les plus ténus et légers des voiles qui se dissolvent devant celui qui cherche à savoir, et se dissipent dans la brise du matin, à proximité des sources. Je sais que vous n'avez jamais adhéré à la doctrine matérialiste radicale ; cependant, vous n'avez jamais été jusqu'à essayer de prouver l'existence d'un univers négatif, parce que votre logique naturelle vous écartait de ce non-sens suprême ; mais je suis sûr que vous allez trouver tout ce que je dis étrange et contraire à votre mode habituel de pensée. Et pourtant, Haberdén, c'est exact, ou, pour adopter votre langage habituel, c'est la seule vérité scientifique, vérifiée par l'expérience ; l'univers est en réalité plus splendide et plus terrible que nous ne le rêvions. Pris dans son ensemble, mon ami, c'est un sacrement terrifiant ; une force, une énergie mystiques, ineffables, voilées par une apparence matérielle extérieure ; et l'homme, et le soleil, et les autres étoiles, la fleur dans l'herbe, le cristal dans le tube à essai, tous et chacun sont aussi spirituels, aussi matériels, et soumis à un travail intérieur.

Vous allez peut-être vous demander, Haberdén, à quoi tout cela veut tendre ; mais je pense qu'un peu de réflexion peut le rendre clair. Vous comprendrez que d'un tel point de vue l'aspect de toutes choses se trouve modifié et que ce que nous considérons comme incroyable et absurde peut devenir relativement possible. Bref, nous devons envisager autrement légendes et croyances, être prêts à admettre des contes qui sont tenus aujourd'hui pour de simples fables. D'ailleurs, on n'en demande pas tant. Après, tout, la science moderne l'admet de façon hypocrite : vous ne devez certes pas croire aux sorcières, mais vous pouvez faire confiance à l'hypnotisme ; les fantômes sont démodés, mais il y a beaucoup à dire sur la théorie

de la télépathie. Donnez à la superstition un nom grec, et croyez-y, c'est presque devenu proverbial.

Voilà tout pour mon exposé personnel. Vous m'avez envoyé, Haberdén, une fiole, bouchée et cachetée, contenant une petite quantité d'une poudre blanche floconneuse, venant de chez un pharmacien qui l'avait délivrée à l'un de vos patients. Je ne suis pas surpris d'apprendre que cette poudre a refusé de donner aucun résultat analysable par vous. C'est une substance qui était connue il y a quelques centaines d'années, mais que je n'aurais jamais cru pouvoir m'être soumise comme provenant d'une pharmacie moderne. Il n'y a aucune raison de douter de la véracité de l'histoire racontée par cet homme ; il s'est sans aucun doute, comme il le dit, procuré ce sel assez peu courant chez le grossiste ; mais il l'a probablement laissé sur son étagère pendant vingt ans, peut-être davantage. C'est ici que ce que nous appelons le hasard ou la coïncidence commence à jouer ; pendant ces longues années, le sel fut exposé, dans son flacon, à certaines variations de température, s'échelonnant probablement entre quinze et trente degrés. De pareils changements, se reproduisant d'année en année à intervalles irréguliers, à des degrés variables d'intensité et pour des durées différentes, ont déclenché un processus, si compliqué et si délicat que j'en suis à me demander si des appareils scientifiques modernes utilisés avec la plus grande précision pourraient produire le même résultat. La poudre blanche que vous m'avez envoyée a quelque chose de très différent du médicament que vous avez prescrit ; c'est la poudre qui servait de base pour la préparation du vin de Sabbat (Vinum Sabbati). Vous avez sans aucun doute lu des études sur le Sabbat des sorcières, et vous avez ri de ces contes qui ont terrifié nos ancêtres ; les chats noirs, les manches à balai, les sorts lancés contre la vache de quelque vieille femme. Depuis que j'ai appris la vérité, je me suis souvent dit que, dans l'ensemble, ce n'était pas mauvais que l'on crût à ces histoires ridicules, car elles servaient à dissimuler beaucoup de choses qui ont avantage à ne pas être trop connues. Cependant, si vous prenez la peine de lire l'appendice dans la monographie de Payne Knight¹, vous découvrirez que le véritable Sabbat était très différent de ce qu'on imagine, bien que l'auteur ait eu l'élégance de ne pas écrire tout ce qu'il savait. Les secrets du véritable Sabbat remontent aux temps les plus reculés, mais subsistaient au Moyen Age, secrets d'une science du mal qui existait bien avant que les Aryens n'apparussent en Europe. Hommes et femmes, attirés hors de leurs maisons sous des prétextes fallacieux, rencontraient des êtres parfaitement aptes à jouer les démons, qui les conduisaient en quelque lieu isolé et désolé, connu des initiés grâce à une tradition ancestrale, et inconnu de tous les autres. C'était par exemple une caverne dans une colline aride et balayée par les vents, peut-être une clairière au cœur d'une forêt ; là se tenait le Sabbat. Aux heures les plus sombres de la nuit, le Vinum Sabbati était préparé ; ce Graal infernal était versé et offert aux néophytes qui le partageaient dans un sacrement satanique : sumentes calicem principis inferorum², comme l'exprime avec exactitude un vieil auteur. Dès qu'il avait bu, chacun des assistants trouvait soudain à côté de lui un compagnon, une forme dont l'attrait, la séduction n'appartiennent pas à ce bas monde et qui l'entraînait à l'écart en l'invitant à partager des joies plus exquises, plus violentes que le rêve le plus délicieux, la consommation du mariage du Sabbat. Il est difficile d'écrire sur de pareils sujets et principalement pour cette raison : cette forme captivante n'était pas le fruit d'une

¹ Richard Payne Knight (1750-1824) : érudit anglais, auteur d'une théorie – fausse – sur les bacchanales, qu'il assimilait aux origines du sabbat des sorciers. Machen reprend ici ses descriptions du culte de Bacchus.

² « Buvant le calice du prince des enfers. »

HISTOIRE DE LA POUDRE BLANCHE

hallucination, mais bien, aussi terrible que ce soit à dire, l'homme lui-même. Par la vertu de ce vin du Sabbat, une pincée de poudre blanche dissoute dans un verre d'eau, le siège de la vie s'était trouvé isolé, la trinité humaine dissoute ; le ver qui jamais ne meurt, qui ne cesse de sommeiller en nous, devenait tangible, s'extériorisait en se revêtant d'une enveloppe charnelle. Puis, à minuit, le péché originel était reproduit et représenté, la chose terrible que dissimule le mythe de l'arbre du paradis terrestre était recommencée. Telles étaient les nuptiae Sabatti.

J'aime mieux ne pas en dire davantage. Vous savez aussi bien que moi, Haberdén, que les lois les plus élémentaires de la vie ne peuvent être transgressées impunément ; pour un acte aussi terrible que celui-là, où le sanctuaire le plus secret du temple est violé et souillé, une vengeance non moins terrible s'ensuit fatalement. Ce qui commence par la corruption se termine aussi dans la corruption.

Suivaient ces quelques lignes de la main du Dr Haberdén :

Tout ce qui précède est, par malheur, strictement et intégralement vrai. Votre frère m'a tout confessé le matin où j'avais été le voir dans sa chambre. Mon attention a été tout d'abord attirée par sa main bandée et je l'ai obligé à me la montrer. Ce que j'ai vu m'a rendu malade de terreur, moi qui pourtant suis un médecin ayant de longues années de pratique. Le récit que je fus contraint d'écouter était infiniment plus effrayant que tout ce que j'aurais cru possible. Je fus tenté de douter de la miséricorde divine qui peut permettre à la nature d'offrir de si hideuses possibilités, si vous n'aviez pas vu de vos yeux la façon dont cela s'est terminé, je vous aurais dit : « N'en croyez rien. »

Je n'ai plus longtemps à vivre, il me semble, mais vous, vous êtes jeune et vous avez le temps de tout oublier.

Dr Joseph HABERDEN.

Au cours des deux ou trois mois qui suivirent, j'ai appris que le Dr Haberdén était mort en mer peu de temps après avoir quitté l'Angleterre.

Titre original : The Novel of the White Powder (1895)

Traduction de Jacques Parsons.

La présente version de cette nouvelle est tirée de l'anthologie de Jacques Goimard et Roland Stragliati, «Histoires de maléfices», © Presses Pocket, 1981 pour l'introduction générale et les notices bibliographiques, et © Éditions Flammarion pour le texte d'Arthur Machen.

Découvrez la nouvelle en version originale : <http://www.horrormasters.com/Text/a0243.pdf>